

Après avoir lu ce petit « devoir », on se demandera peut-être la raison pour laquelle nous l'insérons ici.

La raison, la voici : c'est que la finale est un véritable document ! Une croyance liégeoise dit, en effet, qu'il ne faut pas montrer du doigt le météore, sinon le doigt levé sera frappé d'un panaris, en wallon *blanc deugt*.

L'arc-en-ciel a été considéré chez tous les peuples comme une chose sacrée; on sait par la célèbre enquête de *Melusine* que la plupart des noms qui lui ont été donnés suffisent à le prouver. Certaines croyances wallonnes que nous publierons quelque jour, montrent qu'autrefois le peuple a cru tout naturellement à l'animisme des météores et, notamment, de l'arc-en-ciel. Or, le montrer du doigt, serait-ce lui manquer de respect?

Revenons au travail de notre petit collaborateur.

Il cite les *trois* couleurs de l'arc-en-ciel. Il doit cependant savoir, à son âge, que ce chiffre est erroné, que c'est une *craque*, comme il dit plus bas. Mais peut-être obéit-il involontairement à une réminiscence. Tous les enfants liégeois connaissent cette petite formulette qu'on répète en dansant à la corde :

Polichinelle à trois couleurs  
Bleu blanc, rouge.

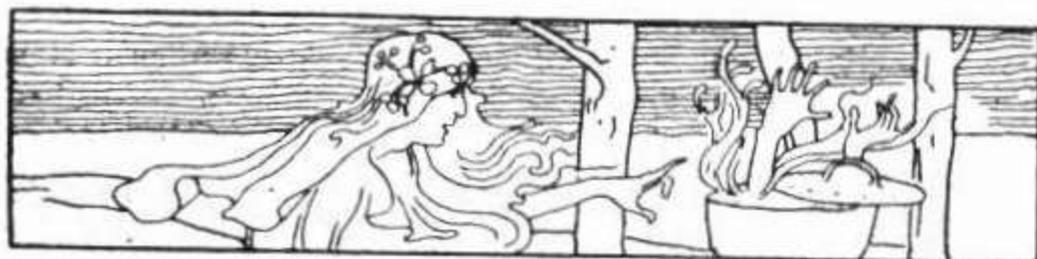
Nous devons d'ailleurs relever, une autre erreur, une *craque* plus grave infiniment : une vraie *craque* folklorique. Il affirme que, pour voir l'arc-en-ciel, les bonnes gens sortent de leur logis et que les « mauvais garçons » l'accueillent avec des cris passablement ironiques.

Or, nous l'affirmons solennellement — ces détails nous étaient inconnus. Cela ne doit pas être du folklore !

Au surplus notre « collaborateur » n'a pas l'air convaincu. Ne va-t-il pas jusqu'à dire, à la fin, que, s'il signale une croyance populaire — une bien vraie, celle-ci — c'est pour... allonger la copie ?

Peu importe, d'ailleurs. Nous ne regrettons pas, et pour cause, d'avoir inséré sa prose. Il faut être accueillants pour les jeunes — et le lecteur me pardonnera sans doute d'avoir fait ici, pour une fois, ma petite « analyse littéraire » !

O. C.



## LÉGENDES LIÉGEOISES

### I

#### La chaise du bon Dieu



Il était autrefois un jeune homme nommé *Dj'han-Djilles ti leup*, qui se faisait remarquer en toute occasion par son dédain des croyances populaires : il se moquait des revenants, du cauchemar, des sorcières et du reste.

On lui avait raconté que pour avoir le *pácolet* (1), il fallait œuvrer sous le bras, pendant treize jours, un œuf de poule noire. Il tenta l'aventure ; mais le dernier jour, il écrasa l'œuf sans le vouloir. Les vieilles gens constatèrent ironiquement que c'était là un bien drôle de malheur. Mais *Dj'han-Djilles*, qui n'avait aucune foi, se moqua de cela comme du reste.

Cependant, une fois, il fut puni cruellement de sa dangereuse manie,

C'était la nuit de Noël. Les bonnes gens rassemblés se préparaient à réciter les prières à Jésus. Ils n'avaient pas oublié de réserver, comme de coutume, pour le bon Dieu, une chaise qui devait rester vide tout le temps que brûlerait le cierge.

Au moment où sonnaient les douze coups, *Dj'han-Djilles* entre chez son voisin, saisit vivement la chaise et sort, laissant les gens qui prient stupéfaits de ce sacrilège.

Notre homme voulait tout simplement aller au jardin couper une branche à l'arbre, pour voir si, mise à l'eau en ce moment solennel, elle fleurirait à la Chandeleur, suivant la croyance populaire. Et, comme il n'avait vu que cette chaise d'inoccupée, il l'avait prise pour s'en aider, sachant bien cependant à qui elle était destinée !

(1) [Sur le *pácolet* voy. tome II, page 153. — O. C.]

Au jardin, *Dj'han-Djilles* voit une branchette de son goût. Mais à peine a-t-il posé le pied sur la chaise que le voilà renversé de tout son long. Il se relève vivement, regarde autour de lui et ne voit rien. Il recommence, et la même aventure se reproduit. « Deux fois, dit-il. Dieu ou diable, celui qui me pousse, qu'il se laisse voir! » Et il pose, pour la troisième fois, le pied sur la chaise bénite.

Mais à peine l'a-t-il touchée qu'elle se brise en mille morceaux et le sacrilège tombe mort!...

## II

## Charlemagne et les sotais

DANS ce temps-là, Liège n'était guère habitée. Les eaux et les bois recouvraient le pays; une fois l'hiver venu, les vilains comme les seigneurs restaient chez eux. Il est vrai qu'alors les hivers étaient durs, et la Meuse, chaque année, complètement prise par la gelée.

L'hiver de 781 fut, dit-on, particulièrement terrible. On ne voyait dehors ni bêtes ni gens.

Cependant, tout-à-coup, les cabanes se vidèrent. C'est que les *sotais*, amis du pauvre monde, étaient venus en foule appeler les braves gens, pour voir une chose extraordinaire qui se passait bien loin en amont sur le fleuve.

C'était un long cortège de chevaliers se dirigeant vers Jupille. Charlemagne, en tête, les conduisait pour aller passer là les fêtes de Noël.

Les paysans, émerveillés de ce spectacle acclamaient l'Empereur, les bras levés d'admiration; leurs cris retentissaient longuement dans la vallée, et ils ne pouvaient se lasser, malgré le froid terrible, d'un spectacle aussi merveilleux.

A quelques jours de là, Charlemagne et Turpin repassèrent au même lieu. Pour ne pas être reconnus, ils s'étaient travestis et espéraient accomplir leur retour sans être importunés par les curieux.

A leur grande surprise, ils virent la même foule dans la même posture admirative, les bras levés, les yeux tournés vers le rivage. Mais à leur profond étonnement, tous ces gens rassemblés restaient muets à leur approche.

L'empereur ne tarda pas à apprendre la terrible vérité.

La gelée avait cloué les pauvres gens sur place, et ils étaient restés comme on les avait vus en venant, les bras levés, la tête haute, les yeux tous grands, la bouche ouverte comme pour crier et acclamer...

JOSEPH VRINDTS.

## III

## La petite femme blanche (1)

UN petit être tout de blanc habillé, au visage grimaçant, livide et flétri, aux traits affreusement contractés, horrible à voir : telle était *li p'tite blanque feumme* dont les apparitions semaient l'épouvante au faubourg. Quoique, selon les dires du peuple, elle ne voulût aucun mal aux bonnes gens, son nom suffisait à donner le frisson aux plus braves.

C'était les nuits tristes et sombres, où nulle étoile ne scintillait au ciel, que cet être innommé choisissait exclusivement pour ses promenades. La blancheur de son accoutrement tranchait d'autant plus sur ce qui l'entourait.

A minuit, on la voyait de temps à autre errer derrière l'église, dans les allées désertes du cimetière, *comme ine âme divins les pônes* « comme une âme en peine ». Puis jetant soudain un cri strident et angoissé, elle s'évanouissait tout-à-coup.

Parfois on la rencontrait aussi assise sur le seuil des maisons. Et alors, malheur aux personnes qui demeuraient là :

*Quand l'blanque feumme s'assit so on soû  
I mourt ine saqui d'avant huit djou (2)*

Une nuit, deux amis, Bertrald et Bauduin, regagnaient tardivement leur demeure. Une heure sonnait. Ils étaient arrivés en face de l'église, lorsqu'ils virent sortir de dessous le porche un fantôme blanc qui s'avança vers eux. Jugez de leur panique, c'était *li p'tite blanque feumme!* Sans mot dire, elle vint se placer à côté de Bauduin terrifié. Tout haletants et mourant de peur, nos deux amis, escortés par l'horrible apparition, poursuivirent ensemble leur chemin jusqu'à la rue du Coq, située à mi-chemin du faubourg. Là, ils se séparèrent, habitant des rues différentes. La petite femme n'en continua pas moins à accompagner Bauduin, qu'elle reconduisit jusqu'à sa demeure.

La tradition ajoute :

Huit jours après, Bauduin était mort.

(1) Les deux légendes qui précèdent ont été traitées en poèmes par M. VRINDTS dans son volume *Bouquet tot fait*, Liège 1893. Prix 2 fr. — Les légendes qui suivent sont résumées d'E. GERARD, *Le faubourg Sainte-Marguerite*, dans « Bulletin de la Soc. liég. de litt. wall. » 2<sup>e</sup> série, t. XI. — O. C.

(2) « Quand la blanche femme s'assied sur un seuil — Il meurt quelqu'un avant huit jours. »

## IV

## Le Corbeau d'or

PENDANT plus d'un siècle, dans les temps reculés, on connut à Liège un corbeau merveilleux qui avait élu domicile dans la tour de l'église S<sup>te</sup>-Marguerite. C'était là son gîte, dont il ne s'éloignait jamais.

Contrairement aux habitudes de ses pareils, qui ne vivent qu'en société, ce corbeau vivait seul. Lorsque, perché sur le faite de l'église, il apercevait quelque oiseau de son espèce, il témoignait son mécontentement par des croassements continus.

Pendant la célébration des offices, il venait parfois voleter dans l'intérieur même du temple. Personne ne songeait à s'offenser de cette liberté qui, de tout autre, eût semblé un scandale.

Pendant la nuit, lorsque tout reposait, on entendait parfois tinter les cloches de l'église. C'était, disait-on, le corbeau qui sonnait *ine transe* (1), signe qu'il venait de mourir quelqu'un.

On racontait encore ceci :

Chaque année, la nuit du Vendredi-Saint, le corbeau, disait-on, pondait un œuf d'or dans le grenier de l'un des habitants de la paroisse.

Aussi, cette nuit-là, chacun avait-il la précaution d'ouvrir la fenêtre de son toit ou d'y pratiquer une ouverture.

C'est ainsi, ajoute la légende, que beaucoup de personnes durent leur richesse à la munificence du *coërbâ d'ôr*.

## V

## La chèvre blanche

LORSQU'UNE personne parvient à fournir une longue course dans un temps très restreint, les vieilles gens disent parfois : *Il a stu so l'blanke gatte*.

*Li blanke gatte*, dit la légende, était un animal fantastique qui avait la faculté de subir les métamorphoses les plus diverses.

Elle se changeait tantôt en vieille femme, tantôt en crapaud colossal, en hibou monstrueux, en araignée gigantesque, etc.

(1) Quand quelqu'un meurt, on fait sonner sourdement une seule cloche, par deux ou trois petits coups pressés; cette annonce mortuaire se nomme *ine transe*. Une heure après, et plusieurs fois de suite, on sonne pendant 20 minutes à deux cloches ensemble, de la même manière : c'est ce qu'on appelle sonner *ine pocséye*, litt. « une posée. »

Dans des circonstances très urgentes, où il était indispensable d'aller vite, on implorait le secours de *l'blanke gatte*, et l'on sautait à califourchon sur son dos.

Il n'y avait pas de cheval, disait-on, qui pût courir aussi vite que *li blanke gatte*; et l'on ajoutait : elle ne court pas, elle vole, car elle se donne des ailes quand elle en a besoin !

Cependant il eut été dangereux d'invoquer le secours de la merveilleuse bête pour des motifs futiles ou en guise de plaisanterie : dans ce cas, l'animal se vengeait et, au lieu de vous transporter à l'endroit que vous désigniez, elle volait à rebours et vous abandonnait dans un bois ténébreux ou dans une campagne déserte.

Il arriva pis encore.

Un ivrogne avait appelé *li blanke gatte* en proférant d'affreux blasphèmes. La chèvre vint, mais l'ivrogne fut transporté dans des régions si lointaines qu'on ne le revit jamais plus !

## VI

## Le Pommier du St-Esprit

CET arbre miraculeux se trouvait dans une prairie sise rue En-Bois, et c'est seulement en 1840, pour faire place à la station du Haut-Pré, que cette prairie disparut avec les terres qui en dépendent.

Il y a bien longtemps, elle appartenait à un fermier, nommé Laurent Joassin.

Un jour, il prit la résolution d'abattre le plus bel arbre de sa prairie, un pommier magnifique qui, malheureusement, n'avait jamais, jusque-là, donné de fruits.

C'était le 14 août, veille de l'Assomption.

Or, vers minuit, notre homme s'éveilla, aux sons d'une musique mélodieuse. Il ouvrit sa fenêtre et à son grand étonnement, il vit le ciel s'illuminer de traînées d'or qui, de moment en moment, devenaient plus éblouissantes.

Au milieu de cette incomparable lumière, Joassin vit distinctement un essaim d'anges qui jouaient de la harpe.

Au même moment, une colombe d'une blancheur incomparable s'éleva du pommier condamné et monta vers le ciel; c'était évidemment le S<sup>t</sup>-Esprit.

Le lendemain matin, le pommier était en pleine floraison, et trois jours après, il donnait la récolte la plus abondante dont on eût souvenance dans le pays.

C'est de ce jour que le bienheureux pommier prit son nom, *poumi de Saint-Esprit*.



## J'AI PRIS UNE MAITRESSE....

CHANSON LIÉGEOISE

J'ai pris une maî - tresse Trois jours n'y a pas long-  
 temps Je l'irai voir di - manche Di - manche sans plus at -  
 tendre Dimanche sans plus tar - der J'irai voir ma bien-ai - mée.

2. Passant devant sa porte  
 Comm' pour la saluer :  
 « Bonjour la compagnie  
 Sans oublier ma mie  
 Je viens lui demander  
 Si elle se veut marier ».
3. Son père qu'est sur la porte  
 Entendit ce discours :  
 « A qui donn'rais-je ma fille  
 Si belle et si jolie  
 A un garçon de rien  
 Qui lui mang'ra tout son bien ! »

4. Le frère qu'est dans sa chambre  
 Entend son père crier :  
 « Hola, hola, mon père  
 Ne soyez pas si fier(e)  
 C'est un garçon d'honneur  
 Papa, i(1) vaut bien ma sœur. »
5. La bell' qui est au lit  
 La dispute entendit :  
 « Entrez dans ma chambrette  
 Dans ma jolie toilette  
 Venez au pied d' mon lit  
 Cher amant venez ici. »
6. « — Ma mie, bell', ma maitresse  
 Prêtez-moi vot' mouchoir  
 Pour essuyer mes larmes  
 Qui coulent sur mon visage  
 Pour essuyer mes pleurs  
 Qui coulent au fond de mon cœur. »
7. « Ma mie, bell', ma maitresse  
 Prêtez-moi vos ciseaux  
 Pour couper l'alliance  
 Que nous avons ensemble  
 Pour couper nos amours  
 Adieu, bell', c'est pour toujours. »
8. « Puisque le veut ton père  
 Je me retirerai  
 Dans un couvent d'ermites  
 Pour y finir ma vie.  
 Celle que j'ai tant aimé  
 Il me la faut donc quitter !... »

Chanté en 1891, à Vottem (Liège) par Tonton (Jenniton) Zicède  
 (Jeanne Zuède), épouse Gérard, âgée d'environ 45 ans.



## LA BELLE DONDON ET LE BARBON

CHANSON DIALOGUÉE

1.

Bonjour mes amours  
Que fais-tu dans ce bocage,  
Bonjour mes amours  
Je viens te faire la cour.  
Je dis en douceur :  
Aimable cœur  
Ne sois pas rebelle  
A un tendre amant  
Qui t'aime constamment.

2.

*Qu'est-ce qui dj'ôs voci  
Vraimint, monsieur, vos m' friz  
Qu'est-ce qui dj'ôs voci [rire,  
Vos m' vinez troubler l'esprit.  
Allez, vix trotti,  
Vos friz mix  
Dè ma jri l' sope,  
Di r'tchâfer vosse nez  
Dji veus qu'i va gotter.*

3.

Quoi, aimable fleur,  
Peux-tu parler de la sorte ?  
Quoi, aimable fleur,  
Je suis rempli de chaleur !  
J'ai les yeux riants  
Comme un amant  
De quinze ans d'âge,  
Je puis mieux sauter  
Que ton jeune berger.

4.

*Ni rireut-on nin  
Dè vèyi ciste apparince ?  
Ni rireut-on nin  
Avou ses djambes à fermint ?  
Li nez tot croufleux ?  
Vix radoteux,  
Lèyiz-m' è pâye !  
Visège di pâqui,  
A què qui vos songiz.*

5.

Ma chère Dondon,  
Si tu savais mes richesses,  
Ma chère Dondon  
Combien j'ai de ducats,  
Diamants et rubis,  
Des beaux habits  
Très magnifiques ;  
Tu seras, mon cœur,  
Une dame d'honneur.

6.

*Dj'aime bin mix des peus  
Avou dè lèssai d' nosse gatte,  
Dj'ainme bin mix des peus :  
Allez-è, vix barbotteu.  
Dè l' crème a maton,  
Dè bon djambon,  
Et dè l' salade.  
Et quand j'a sopé,  
Mi galant m'mon-ne l'anser.*

7.

Quoi, un paysan  
Aura l'honneur de te plaire ?  
Quoi un paysan  
Sera ton fidèle amant ?  
Il te trompera,  
Ce jeune ingrat  
Est trop volage.  
Tu seras cent fois  
Plus contente avec moi.

8.

*I n' mi manqu'reut rin  
Ciette, d'jâreus les djambes bin  
I n' mi manqu'reut rin : [faites,  
Vos n' mi friz ni mâ ni bin !  
Allez, vix houlé,  
Vos m' digostez,  
Catchiv' bin vite.  
Ca l' berdji d' tot près  
Dji creus qu'i v' ragostret.*

9.

Avant d' m'en aller  
Permettez donc, cœur de roche,  
Avant d' m'en aller  
Permettez un doux baiser :  
Ou dans un moment  
Au monument (?)  
Je vais me rendre.  
O ! aimable cœur  
Appaisez ma langueur !

10.

*Tè ! Blanc-Pid, vins ci  
Apontêye ti bai visège  
Tè ! Blanc-Pid, vins ci,  
Toûne ti djoli cou vers mi.  
Horbez vosse minton  
Vix fanfaron,  
Dèhombrez-v' vite :  
Vola l' cou di m' tchin  
Vos dârez vosse nez d'vins !*

TRADUCTION DES TEXTES WALLONS

2. Qu'est-ce que j'entends ici — Vraiment, monsieur, vous me feriez rire — Qu'est-ce que j'entends ici — Vous me venez troubler l'esprit — Allez, vieux..... — Vous feriez bien mieux — De manger la soupe — De réchauffer votre nez — Je vois qu'il va dégoutter.

4. Ne rirait-on pas — De voir cette apparence ? — Ne rirait-on pas — Avec ses jambes en forme de courbet — Le nez tout bossu — Vieux radoteur — Laissez-moi en paix — Visage de buis — A quoi vous songez !

6. J'aime bien mieux des pois — Avec du lait de notre chèvre — J'aime bien mieux des pois — Allez-vous en, vieux grondeur — De la crème caillée — Du bon jambon — Et de la salade — Et quand j'ai soupé — Mon galant me conduit danser.

8. Il ne me manquerait rien — Certes, j'aurais « la jambe bien faite ! » — Il ne me manquerait rien — Vous ne me feriez ni mal ni bien ! — Allez, vieux boîteux — Vous me dégoutez — Cachez-vous bien vite — Car le berger de tout près [d'ici] — Je crois qu'il vous dégouttera [de ce jeu].

10. Viens ! Blanc-Pied [son chien] viens ici — Apprête ton beau visage — Viens ! Blanc-Pied, viens ici — Tourne ton joli derrière vers moi — Essuyez votre menton — Vieux fanfaron — Dépêchez-vous vite : — Voilà le derrière de mon chien — Vous fourrez votre nez dedans !

Recueilli en Ardenne (?) et communiqué par feu M. Jos. Dejardin. L'air est inconnu. — Voir notice nécrologique, t. III, p. 190, 5<sup>e</sup> alinéa.



## ENIGMES POPULAIRES

### IV

#### Devinettes wallonnes (suite)

- |   |  |
|---|--|
| <p>75<br/>Diriz bé ç' qu'est au boas d'avant<br/>l' leu?<br/>Jodeigne</p> <p>76<br/>Què est-ce don, vos...<br/>On gros cwêr sins djambe ni cou<br/>Et 'n' grosse tiesse comme on boubou.<br/>Liège</p> <p>77<br/>Quand dj'esteus viquant, j' nour-<br/>rihève les viquants. A c't heure qui<br/>dji sos mwêr, les viquants rottet so<br/>m' cwêr et dji flotte so les viquants.<br/>Liège</p> <p>78<br/>Qu'est-ce qui c'est qui touîne todis<br/>autou do bois et qui n'inture ja-<br/>mais d'dins?<br/>Beauraing (1)</p> | <p>75<br/>Diriez-vous bien ce qui est au bois<br/>avant le loup?<br/>— Son haleine.</p> <p>76<br/>Qu'est-ce donc...<br/>Un gros corps sans jambes ni cul<br/>Et une grosse tête comme un houssoir<br/>— L'arbre.</p> <p>77<br/>Quand j'étais vivant, je nourrissais<br/>les vivants (par les fruits). A présent<br/>que je suis mort, les vivants marchent<br/>sur mon corps (bateau) et je flotte sur<br/>les vivants (poissons).<br/>— L'arbre.</p> <p>78<br/>Qu'est-ce qui tourne toujours au-<br/>tour du bois et qui n'entre jamais<br/>dedans?<br/>— L'écorce (2).</p> |
|---|--|

(1) A propos du mot *chnagui-chnago* de Beauraing, rencontré dans la devinette n° 55 (ci-dessus p. 61) nous trouvons la note suivante dans le *Dict. synopt. d'étymologie franç.* de Henri STAPPERS (2<sup>e</sup> éd., Paris, Larousse, p. 794, n° 5983), relative à un mot français d'étymologie douteuse : « NABOT, vieux fr. *nimbot*; » d'après Diez, du Nordique *nabbi*, bosse, nœud; d'après Ménage, du Latin *napus*, » navet. On a indiqué aussi l'allemand *nabe*, moyeu de roue, parce qu'un moyeu » donne assez bien l'idée d'un petit homme courtaud. Du reste le Scand. *nabbi* » est probablement le même que l'All. *nabe*, ancien Allemand *naba*, Anglo-sax. » *nafa*, Angl. *nave*, moyeu de roue, tous mots qui correspondent au Sansc. *nabhi*, » *nābhī*, moyeu et ombilic, qui se retrouve aussi dans le Sansc. *nabhīla*, le creux de » l'ombilic, le Pers. *nāf*, etc. On pourrait aussi rapporter le mot *nabot* à l'Angl. » *knave*, garçon, jeune serviteur, de l'Anglo-sax. *cnafa*, *cnapa*, Scand. *knapi*, » ancien all. *chnabo*, même sens, le même, selon PIOTET, que le Sansc. *napāt* » pour *gnapāt*, et le L. *nepos* pour *gnepos*. »

(2) Equivoque sur bois-matière et bois-forêt.

- |  |  |
|--|--|
| <p>79<br/>Qui est-ce qui va l' pus drocè<br/>Totà mitan dè bicès?<br/>Huy</p> <p>80<br/>Dj' l'a vèyou sicette<br/>Dj' l'a vèyou micette<br/>Et s'corève-t-elle qu'elle esteut<br/>{micette.<br/>Liège</p> <p>81<br/>Rond comme ine oû<br/>Qu'a l' bonnette à cou.<br/>Liège</p> <p>82<br/>Quand fait laid, dju drouve<br/>mes f'niesses; et quand fait bai dju<br/>les r'serre.<br/>Verviers</p> <p>83<br/>Ine oûye sins tiesse<br/>Ine patte sins fesse<br/>Ad'vinez l' resse.<br/>Liège</p> <p>84<br/>Què est-ce qu'est à mitan dè pré<br/>avou on pîd et on tchapai?<br/>Vottem</p> <p>85<br/>a) Qu'est-ce qui c'est... on p'tit<br/>rodje homme qu'a des pîres plein<br/>s'panse?<br/>Erezée</p> <p>b) On p'tit rwè, on grand mantai,<br/>rodje à d'fou, blanc à d'vins.<br/>Lambermont (Verviers)</p> <p>c) Dji va-st-à coron d' nosse cot'-<br/>hai; dji veus des bais moncheus avou<br/>des rodjes mantais et des p'tits neurs<br/>chapais.<br/>Hermée (Hesbaye)</p> <p>86<br/>a) Ine pitite rodje madame, assise</p> | <p>79<br/>Qu'est-ce qui va le plus droit<br/>Tout au milieu du bois?<br/>— La moelle (1).</p> <p>80<br/>Je l'ai vue forte<br/>Je l'ai vue morte<br/>Et si courrait-elle qu'elle était morte.<br/>— La feuille de l'arbre.</p> <p>81<br/>Rond comme un œuf<br/>Qui a le bonnet au derrière.<br/>— Le gland.</p> <p>82<br/>Quand il fait laid j'ouvre mes<br/>fenêtres; et quand il fait beau je les<br/>referme.<br/>— La pomme de pin.</p> <p>83<br/>Un œil sans tête<br/>Une patte sans fesse<br/>Devinez le reste.<br/>— La pomme.</p> <p>84<br/>Qu'est-ce qui est au milieu du pré<br/>avec un pied et un chapeau.<br/>— Le champignon (2).</p> <p>85<br/>a) Qu'est-ce que c'est... un petit<br/>homme rouge qui a des pierres plein<br/>le ventre.<br/>b) Un petit roi, au grand manteau<br/>rouge au dehors, blanc au dedans.<br/>c) Je vais au bout de mon jardin;<br/>je vois de beaux messieurs avec de<br/>rouges manteaux et de petits cha-<br/>peaux noirs.<br/>— Le fruit de l'églantier.</p> <p>86<br/>a) Une petite dame rouge, assise</p> |
|--|--|

(1) Equivoque sur bois-matière et bois-forêt.

(2) Le champignon, à Vottem : *tchapai d' macralle* « chapeau de sorcière ».

*divins on vert fauteûye, qui n' si  
bodje nin quand li ricé passe.*

Milmort (Liège)

b) *Tot rodje és haut, tot vert és  
bas, et en cint p'tit ouyes qui v' lou-  
quet.*

Waremmé (Hesbaye)

87

*Haut comme one toû  
Blanc comme on léçou*

Jodoigne

88

*Picard est d'vin on tchamp  
Avou cint mêyes kibattants  
Is ont turtos des rodjes bonnets  
Picard est neur tot à mitan.*

Liège

89

*Haut comme une tour  
Vette comme de l'herbe  
Blanc comme de l' nîve  
Amer comme de l' soufe  
Doux comme de l' larme.*

Braine-l'Alleud (1)

90

*Advinez advinette, advin'ras-tu ?  
Blanc, blanc, comme de l' neige  
Vert, vert, comme du querson  
Rouge, rouge, comme du feu  
Noir, noir, comme du charbon  
Charbon n'y est pas, une fois!  
Charbon n'y est pas, deux fois!  
Charbon n'y est pas !!*

Anderlues (Charleroi)

91

*Grand, grand comme in géant  
P'tit, p'tit comme ène soris  
Amer comme de l' souye.*

Nivelles

92

*Vert tapisse, meûr di bwès  
Hie, binamêye, qui c'est pau*

d'tchwoès !

Vottem

dans un fauteuil vert, qui ne bouge  
pas quand le roi passe.

b) *Tout rouge en haut, tout vert  
en bas, et plus de cent petits yeux  
qui vous regardent (les graines).*

— La fraise.

87

*Haut comme une tour  
Blanc comme un linçoul.*

— Le cerisier en fleurs.

88

*Picard est dans un champ  
Avec cent mille combattants  
Ils ont tous des bonnets rouges  
Picard est noir tout au milieu.*

— Le cerisier et les cerises.

89

*Nîve, « neige »; soufe, « suie »;  
larme, « miel ».*

RÉP. — Un cerisier; il est vert de  
feuillage et blanc de fleurs, amer  
dans ses feuilles et doux dans ses  
fruits.

90

Devinez...

*Blanc comme de la neige  
Vert comme du cresson  
Rouge comme du feu  
Noir comme du charbon  
Charbon n'y est pas, une fois! etc.  
— La cerise noire, d'abord fleur,  
puis fruit vert, puis rouge et enfin  
noire.*

91

*Grand, comme un géant  
Petit comme une souris  
Amer comme de la suie.  
— Un noyer, son fruit, le brou.*

92

*Vert tapis, mur de bois  
Ah! que c'est peu de chose!  
— Une noix dans son brou.*

93

*Quate pititès madames divins 'n'  
tchapelle; elles ont l' clé, elles ni  
sârît v'ni foué.*

Herstal

94

*Ine pitite potêye  
Ni cûte ni salêye  
Mains qu'est bin assaisonnéye (1).*

Liège

95

*Advinez, advinette  
La p'tite roussette  
Dans sa cassette  
Poivre ni sel  
Bonne à manger.*

Anderlues

96

*Ine pitite potêye  
Ni cûte ni salêye  
Qui sît tot avâ les waides;  
Quand 'l' est achîte è s' vette.*

[tcheyîre

*Elle est tant pus belle  
Et meyeux est-elle.*

Polléur

97

*Ine pitite potêye  
Ni cûte ni salêye  
Deux l' veyît  
Cinq èl happît  
Et tot plein l' magnît.*

Liège

98

a) *Cèque pîrettes  
Cèque bârbettes  
La queue au cu  
Et l' pya roussette*

Chatelineau

b) *Cinq pîres — Cinq pâptres —  
Li pai rossette et l' cooe podri.*

Sprimont (Liège)

93

Quatre petites dames dans une  
chapelle; elles ont la clé, elles ne  
pourraient venir dehors.

— Les quartiers d'une noix; la clé  
est le « clou » de la noix.

94

*Une petite potée  
Ni cuite ni salée  
Mais qui est bien assaisonnée.  
— La noisette.*

95

*Devinez...  
La petite rousse  
Dans sa cassette  
Ni poivre ni sel  
Bonne à manger.  
— La noisette.*

96

*Une petite potée  
Ni cuite ni salée  
Qui se trouve parmi les prairies.  
Quand elle est assise dans sa chaire*

[verte

*Elle est d'autant plus belle  
Et meilleure est-elle.  
— La noisette.*

97

*Une petite potée  
Ni cuite ni salée  
Deux [yeux] la virent  
Cinq [doigts] la volèrent.  
Et beaucoup [dents] la mangèrent.  
— La noisette.*

98

a) *Cinq pierres  
Cinq barbes  
La queue au derrière  
Et la peau rousse.  
— La nêfle.*

b) *Cinq pierres — cinq paupières.  
— Peau rousse et queue derrière.  
— La nêfle.*

(1) Les devinettes de Braine-l'Alleud ont été communiquées par M. C.-J. Schepers.

(1) Variantes de la 3<sup>e</sup> ligne: *Et qu'a oo de gosse assez « et qui a encore assez de goût » — Et qu'est savoureuse assez « et qui est savoureuse assez ».*

99

*Djé va dins-n-eune ruelle; djé raconte eune viêye grand'mère; elle mi donne ses oreïyes à mindji et ses oches à spépyi.*

Jumet (Hainaut)

100

*Vert comme pré  
Haut comme bicès  
Blanc comme linçou*

Erezée

101

a) *Co mèye cottes et cotillons  
Costire n'a mâye mettou nou pont.*  
b) *Què est-ce don, vos...  
Qu'a hûtante cottes  
Et qu' les piette totes.*

Liège

102

*Què est-ce don, vos... Qui toûne et qui toûne : s' on l' lait tourner, n' seret mâye rond?*

Liège

103

*Què est-ce don, vos... Qu'a tant des maronnes et tant des maronnes et qu'édjale co?*

Liège

104

a) *Vert, vert comme in pré  
Blanc, blanc comme de l' neige  
Barbu comme in homme.*  
b) *Vette comme porette  
De l' bâte comme ine gatte  
Et dreut comme ine i (2).*

Liège

105

*Ine madame qu'a 'n' cotte tote rodje et des verts tchivets.*

Liège

99

Je vais dans une ruelle; je rencontre une vieille grand'mère; elle me donne ses oreïyes à manger et ses os à dépouiller.

— La nèfle.

100

*Vert comme pré  
Haut comme bois  
Blanc comme linçoul.*

— Le blé, la farine.

101

a) Mille jupons  
Couturière n'a jamais mis un  
b) *Qu'est-ce donc, vous... [point.  
Qui a octante (quatre-vingt) cottes  
Et qui les perd toutes.*  
— Le chou.

102

*Qu'est-ce donc... qui tourne et qui tourne; si on le laisse tourner, il ne sera jamais rond?*

— L'ognon, la salade, etc. (1).

103

*Qu'est-ce donc... qui a tant de culottes et tant de culottes et qui engèle encore.*

— Le poreau.

104

a) *Vert comme un pré  
Blanc comme de la neige  
Barbu comme un homme.*  
b) *Vert comme poreau  
De la barbe comme une chèvre  
Et droit comme un i.*  
— Le poreau

105

*Une dame qui a une robe toute rouge et des cheveux verts,*

— La cañotte.

106

*Què est-ce qui toûne todis et qui n'est mâye rond? (1)*

Liège

107

*Long long  
Comme on cordon  
Fin, fin  
Comme on fistou  
Grigne des dints comme on marcou.*

Liège

108

*Quèque fêye jenne  
Quèque fêye vert  
Quèque fêye grand  
Quèque fêye court.*

Vottem

(A suivre).

106

*Qu'est-ce qui tourne toujours et qui n'est jamais rond?*

— Le liseron.

107

*Long long  
Comme un cordon  
Fin, fin  
Comme un fêtu*

Grince des dents comme un chat mâle.

— La ronce.

108

*Quelquefois jaune  
Quelquefois vert  
Quelquefois long  
Quelquefois court.*

— L'herbe.

O. COLSON.

(1) Autre équivoque sur le mot *tourner* « s'enrouler » et « s'arrondir ».

## NOTES ET ENQUÊTES

14. **HUMOUR POPULAIRE : un trait récent.** — « Un événement amusant vient de mettre en liesse l'importante commune de Flobecq (Hainaut). Pour célébrer leur victoire aux dernières élections communales, les libéraux, qui tous sauf un seul avaient été élus, ont organisé une manifestation. Parmi les manifestants se trouvaient quelques facétieux, portant un énorme panier contenant 40 chals (*cats* en wallon), habillés de pantalons et de manteaux rouges. C'était une allusion aux *quarante cas* d'annulation de l'élection, que croyait avoir découverts le seul élu de la liste clérical. Lorsqu'on est arrivé sur la Grand'Place, le panier a été ouvert et la liberté a été rendue aux *cats*, au milieu des rires bruyants de la foule qui s'est mise à crier : *V'la les cats du notaire qui flent*, et qui a chanté une chanson composée pour la circonstance : *les Déchols* (les évincés). » — Extrait du journal *le Petit Bleu*, 20 mars 1896.

15. **LES PIÈCES DE MONNAIE.** — Les noms sous lesquels on désigne les pièces de monnaie sont bons à recueillir. Il y a d'abord les termes généraux, tels que : *avu des pigne-pigne, des bidouches, des bêtôles* (flamand *betalen*, payer) *des aidans*. *Aidan*, joli mot qui rappelle « les aides » de la féodalité. On dit de quelqu'un *il allowe* (il use, c'est-à-dire il dépense) *ses pèies et ses tiesses, i n'a pus ni pèie ni tiesse*, pour dire : il est ruiné — *pèie* et *tiessse* étant les noms donnés aux deux faces de la monnaie. On dit aussi : *ni pus avu n' deutche*. Les *deutche*, billon allemand, n'ayant pas cours légal en Belgique, sont naturellement peu estimés, et celui qui n'a même pas cela est un homme complètement ruiné.

(1) Il y a un jeu de mots entre *tourner* « monter en semence » et *tourner* « pommer ».

(2) Ces trois comparaisons sont populaires séparément; la première indique même assez clairement la réponse, car elle signifie littéralement : « vert comme un jeune poreau ». Cf. le recueil de M. Jos. DEFACHEUX, *Comparaisons populaires wallonnes*, Liège, 1886.

Une tirelire se dit à Liège *on spagne-mâ*, lisez *spagne-mâ* « épargne-maille ». Le mot *maille* (de *metalleam*, petite pièce de métal) est un doublet de médaille. La maille était une monnaie de billon carrée qui commença à courir sous les Capétiens. Quand on voulait la *partir*, la partager, on ne pouvait que se quereller, puisqu'elle n'avait aucune réalité monétaire en dessous d'elle : de là le proverbe français « avoir maille à partir avec quelqu'un. »

On se souvient encore de *li paiette*, petite mauvaise pièce d'argent ; il y avait des *paiettes* de trois sous (18 centimes) ; aujourd'hui, on appelle encore « paillette », en wallon comme en français, les petites lames circulaires de métal, percées pour être appliquées sur une étoffe.

Actuellement, le paysan wallon compte encore le billon par pièces de deux centimes. Le nom de la pièce qui correspondait à celles-là, aujourd'hui *cense* à Liège, en faux français *cenne*, était au pays de Namur *on caur*, dans le Condroz *on quârt* ; « avoir le sac » se dit *avu l'caur* — ou *avu des liards*. La pièce d'un centime se dit un *demi-caur*, une *demi-cense*, ou simplement, à Liège, *ine diméye*. La pièce de deux sous se nomme *cing censes*, celle d'un sou *deux censes et d'méye* ou par abrégé *deux et d'méye*. La pièce d'*ine cense* se dit aussi *ine broque* (Liège) et celle de 10 centimes *cing broques*.

Le sou tend à devenir, même dans le peuple, l'unité du billon. Il s'appelle dans la vallée du Geer *tchawoe*, à Charleroi *mastoque*, à Herve *patârd*, en Hesbaye *clouche* et à Verviers *bouroutte*. Ce dernier mot est aussi le nom, chez les bouchers wallons, du « cœcum », le premier des trois gros intestins. Peut-il y avoir rapprochement ?

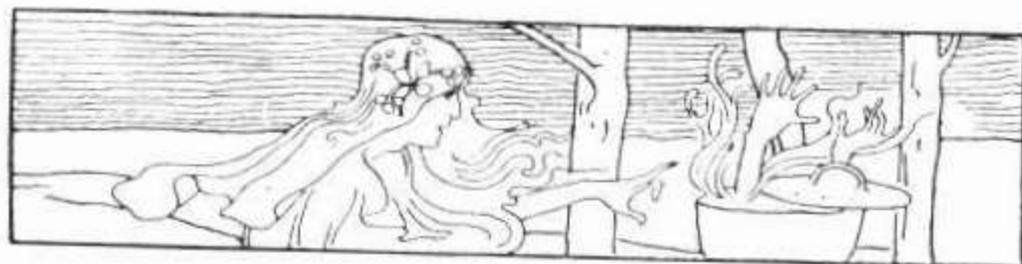
La pièce de cinquante centimes s'appelle communément *on d'méye-franc*, ou « une demi-balle », ou encore *on tchawoeu*. « Une balle » c'est un franc ; la pièce de deux francs est « une roue de devant », la pièce de cent sous « une roue de derrière. »

Les cartouches ou rouleaux de monnaie s'appellent à Liège *des cahottes*. Au pays de Bavai, elles se nomment *des mahomets*.

Les pièces d'or que les français continuent à nommer des louis, et que nos marchands de bœufs nomment des napoléons, étaient, au temps d'Albert et Isabelle nommés *des alberts* ou *auberts*. Le mot s'est conservé à Mons en Hainaut où l'on parle couramment de *gagner des auberts*. M. Harou nous dit qu'à Charleroi, on les nommait naguère encore « moutons », du nom des pièces d'or et d'argent ayant cours sous Jean III de Brabant et Wenceslas, lesquelles portaient le signe de Jean dit l'Agneau.

Quelques noms de monnaies anciennes tels que *patârd*, *patacons*, etc., persistent encore dans le vocabulaire des paysans âgés, mais avec un sens général. C'est ainsi que la pièce de monnaie, que reçoivent les enfants le dimanche est nommée *li patârd*, quelle que soit la valeur, de même que celles que le parrain leur distribue le jour du baptême. (Voyez t. II, p. 12).

O. C.



## LES TYPES POPULAIRES

### I

#### Marcatchou, li rwê des pêcheus



MARCATCHOU « le roi des pêcheurs » est mort dans sa bonne ville de Liège le 23 juin dernier — et c'a été pour le public une très réelle surprise. Marcatchou, en effet, était un type légendaire ; beaucoup de liégeois le croyaient un personnage purement mythique : son sobriquet intraduisible, d'allure drôlette et canaille un peu, aux sonorités émoustillantes et à la désinence grasse, connu dans toutes les classes de la société, et sous lequel était disparu, même pour les voisins proches, le vrai nom de François Qutin, évoquait, aux yeux du reste de notre monde, le type du pêcheur endurci, loqueteux, maraudeur et expert, pourvu de toute la verve faubourienne et riche de toutes les tares d'une existence exempte de préjugés.

L'imagerie avait fixé le type : l'eau forte de Moreels, des vitraux peints, des assiettes, etc., portaient sa loqueteuse effigie. Mais il a fallu qu'il meure pour que le monde sache qu'il exista vraiment. Et cette conclusion doit nécessairement résulter, désormais, aux yeux de tous, de la réclame formidable qu'ont faite à ses obsèques maints journalistes liégeois aux révélations de qui sa vague existence ne se pouvait malheureusement céler.

Je dus assumer, par devoir professionnel, les soins d'une enquête dont le résultat, paru ailleurs à titre de vibrante actualité (1), peut être repris ici dans ses grandes lignes — et complété grâce à de « nouvelles recherches » — pour une édification moins locale et moins fugitive.

Donc, Marcatchou est mort, mort comme il a vécu, dans sa

(1) Dans *la Réforme*, de Bruxelles, n° du 26 juin dernier.

crasse vraiment superbe, muni de sa fameuse besace grise remplie d'asticots et autres appâts en putréfaction avancée. Il est mort, mort au champ d'honneur, au bord de « sa » Meuse, auprès d'une « bonne place » si souvent amorcée en prévision de la pêche imminente.

Il est mort, et son dernier jour résume toute son existence : *li pêche, li péquet et l'grande bressenne* ou plutôt, pour cette fois *l'amigo* (1). D'aucuns prétendent que c'est pour la première fois, le jour de sa mort, que Marcatchou a fait connaissance avec l'amigo ; le chagrin d'y avoir logé pourrait bien avoir hâté sa fin ; Marcatchou se sera cru déshonoré, car il distinguait soigneusement entre la prison et l'amigo, la prison étant son abri pendant l'hiver, en cette morne saison où la pêche est défendue, et le péquet si particulièrement savoureux.

Or, le 23 juin, un policier l'aperçoit installé sous la passerelle, qui laisse encore flotter, avec une négligence inaccoutumée, son bouchon sur les flots, alors que le départ du soleil devait, légalement, avoir depuis longtemps rendu la paix aux goujons et aux ablettes. L'agent, qui veut réveiller le pêcheur de son rêve, s'aperçoit qu'il est odieusement ivre ; il le mène à l'amigo et, le lendemain matin, au moment où on veut le rendre à la liberté, Marcatchou sent tout-à-coup que cela ne va plus, il tombe là et le voilà mort, d'une congestion.

Marcatchou meurt vieux, soixante quinze ans pour le moins, d'autres disent septante neuf. Il n'était pas beau ; en haillons toujours, ignorant le peigne et le savon, trouvant bien inutile de se laver, ce Diogène à la ligne semble pourtant n'avoir pas déplu aux femmes, puisqu'il était parvenu à se marier trois fois et qu'il vivait maritalement avec une quatrième femme...

Il eut des fils. L'un occupe une bonne situation : il *fait l'homme sauvage* à la foire. Un autre a mal tourné, paraît-il. Au début de sa carrière, il fit montre des plus mauvais instincts, détruisant impi-toyablement les précieuses cultures d'asticots de son père ! Celui-ci, le moment venu, ne s'opposa pas à le voir interner dans un dépôt de mendicité. Il y est peut-être encore.

Marcatchou habitait un immonde taudis dans une impasse dite *trou de soyeu* « trou du scieur » [ou du faucheur ?] dans la rue Grande-Bèche. Ses cultures d'asticots et les vieilles casseroles et marmites qui les renfermaient composaient tout son mobilier. Ni lit,

(1) *Li pêche* « à la pêche ». *Li péquet* « le genièvre, eau-de-vie ». *Li grande bressenne*, nom populaire de la prison St-Léonard à Liège. *L'amigo*, permanence de police, pour l'incarcération provisoire des délinquants aux règlements communaux.

ni chaise, ni table. En été, Marcatchou, comme d'innombrables habitants du quartier, passait les nuits, assis ou couché sur le trottoir : les punaises rendent alors les intérieurs inhabitables.

Marcatchou pêchait un peu de tout : des poissons surtout, mais aussi, aux jours de ballade à la campagne, des choux et des pommes de terre. Il était également chiffonnier et fournisseur d'asticots à de remarquables quantités de pêcheurs dignes de lui.

Toutes les nuits, en dépit de l'autorité et des lois, il allait s'installer au bord de la Meuse, en aval, parfois jusqu'à Eysden, et s'en revenait à pied, le matin, avec son lutin.

On m'a conté qu'en sa jeunesse, il était un baigneur intrépide. On prétend que, plus d'une fois, par simple « bravoure », il paria de se jeter à l'eau incontinent, tout habillé, du haut du Pont-des-Arches — et qu'il ne perdit pas une seule fois son pari.

• •

On voit bien que la mort de Marcatchou n'est au fond qu'une existence falote et patibulaire de moins, celle d'un mangeur de vent et d'un buveur de pluie, de la catégorie un peu de ce que le Liégeois nomme, dans son langage imagé et drolet, *un lècheu d'baïe* (1).

Mais voilà, la légende s'était emparée du pêcheur, de l'éternel et imperturbable pêcheur, et il était devenu, sans le savoir et sans le vouloir, un type populaire, une sorte de mythe vivant, à la gloire de qui son hypothétique camarade *Gorion* fut toujours loin d'atteindre.

Les aventures de Marcatchou sont innombrables. Il y eut entre lui et la police d'homériques combats navals. Lorsque, pêchant en temps défendu, il voyait venir les sergots, Marcatchou entraînait le plus loin possible dans les flots, narguant l'autorité qui n'avait d'autres ressources que d'attendre la fatigue du pêcheur ou d'aller l'expugner de sa position, au moyen d'une flotte en règle. Mais c'est quand Marcatchou s'était lui-même muni d'une barque pour se livrer à son sport que les choses se compliquaient : il y eut sur la Meuse des joutes et des régates entre le pêcheur et la police ; mais, disons-le, force resta toujours, finalement, à la loi !

Marcatchou eut d'autres ennemis plus cruels : les propriétaires des champs où il pêchait les choux et les pommes de terre. Il fut rossé d'importance, maintes fois. Un jour il vint à l'hôpital : il avait deux côtes brisées. Mais il n'entendait pas y rester car c'était la

(1) *Lècheu d'baïe* « lècheur de garde-fou », dénomination sous laquelle on désigne cette catégorie d'individus qui paressent, et vivent, Dieu sait comme, aux abords du fleuve.